

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

UNE FILLE S'EN VA
coll. « Mousson d'été », 2000

OMBRES PORTÉES
coll. « Bleue », 2011

Chez d'autres éditeurs

OMA
L'Avant-scène Théâtre, 2002

LES YEUX D'ENCRE
L'Avant-scène Théâtre, 1991

LE REGARD DES VOLEURS
Éditions Comp'act, 1989

PASSIONS
Éditions Autrement, 1986

SURTOUT QUAND LA NUIT TOMBE
Théâtre Ouvert, 1984

OJOS DE TINTA [LES YEUX D'ENCRE]
Emergentes Editorial, 2009

ARLETTE NAMIAND

Les Égarés du Chaco

*d'après « Lagune H. 3 »
d'Adolfo Costa Du Rels*

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Couverture :
Susy Arduz Rojas et Antonio Peredo Gonzales
dans *La Brújula del Chaco*, mise en scène de J.-P. Wenzel,
Escuela nacional de teatro, Santa Cruz de la Sierra, Bolivie, 12 Septembre 2013
Photo © Bia Méndez Peña

© 2014, ÉDITIONS LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-423-2

Cette pièce est l'adaptation pour la scène de Lagune H. 3, récit¹ de l'auteur franco-bolivien Adolfo Costa Du Rels écrit en français et paru en 1938 dans La Petite Illustration.

Elle a été créée le 12 septembre 2013 à Santa Cruz de la Sierra (Bolivie) dans une mise en scène de Jean-Paul Wenzel et sous le titre La Brújula del Chaco, puis présentée en France le 25 septembre 2014 au Théâtre de l'Épée de bois, à l'invitation du Théâtre du Soleil.

Spectacle en espagnol (surtitré en français) avec sept comédiens boliviens de la troupe Amassumu de l'École nationale de théâtre de Santa Cruz de la Sierra :

Javier Amblo Hurtado (Kaku)
Susy Arduz Rojas (la Religieuse et l'Ombre)
Mariana Berenice Bredow Vargas (Helena)
Andrés Leonardo Escobar Juárez (Moro)
Lorenzo Ariel Muñoz (capitaine Borlagui)
Antonio Peredo Gonzales (lieutenant Contreras)
René Marcelo Sosa Santos (Malduz)

Création lumières et régie générale : Thomas Cottereau
Création sculpture (en Bolivie) : Juan Bustillos
Chorégraphe : Diego Guantay
Réalisation sculpture en France : Yannick Gicquel
Aide à la traduction : Eva Castro
Surtitrages : Victoire Berger-Perrin

Production : Dorénavant Cie, Escuela nacional de teatro (Santa Cruz de la Sierra, Bolivie), ministère des Cultures de Bolivie, compagnie SourouS, Fondation Repsol, compagnie Boa. Avec l'aide à la création du Centre national du livre.

1. Ce récit sera retravaillé sous forme de roman par l'auteur une vingtaine d'années plus tard et sera publié en Amérique latine en 1967 par les éditions Los Amigos del libro, dans la traduction espagnole de Nicolas Fernández Naranjo.

PERSONNAGES

LA RELIGIEUSE.
HELENA.
LIEUTENANT CONTRERAS.
CAPITAINE BORLAGUI.
MORO.
MALDUZ.
KAKU.
L'OMBRE.

PROLOGUE

*Décembre 1932 : une chambre d'hôpital à Villa Montes, Bolivie.
Contreras est debout près du lit, dos au public.*

UNE RELIGIEUSE *entre, suivie de Helena.* – Attendez ici, mademoiselle. (*Au public.*) Nous sommes dans un hôpital à Villa Montes, s'il vous plaît, éteignez vos portables. (*Elle s'approche de Contreras.*) Lieutenant Contreras, on vous demande.

HELENA. – Raoul !

CONTRERAS. – Je vous remercie d'être venue. J'imagine que ça n'a pas dû être facile pour vous.

HELENA. – Raoul... c'est moi, Helena...

CONTRERAS. – Comment allez-vous, Helena ? Moi je vais bien.

HELENA. – Raoul...

CONTRERAS. – Comment s'appelle cet endroit où nous sommes ?

LA RELIGIEUSE. – Villa Montes, lieutenant !

CONTRERAS. – Je connais pas !

HELENA. – ... Mais moi... tu me reconnais, non ?

LA RELIGIEUSE, *murmurant à Helena.* – Mademoiselle, le lieutenant Contreras a perdu la mémoire...

HELENA. – Tu as dû beaucoup souffrir.

CONTRERAS. – Non, je n'ai pas souffert.

HELENA. – Mais maintenant... tout ça c'est du passé ! C'est fini ! Oublié... ! N'est-ce pas ?

CONTRERAS. – Je n'ai rien à oublier ! Rien !

HELENA. – J'aurais voulu t'apporter des livres ou des gâteaux mais... (*elle sort un paquet de cigarettes de son sac*) je t'ai apporté tes cigarettes. Tu aimes toujours ça, hein ?

LA RELIGIEUSE. – Il est interdit de fumer ici, mademoiselle !

Elle lui ôte le paquet des mains.

CONTRERAS. – Je n'ai besoin de rien. Rien ! Mais... peut-être pourriez-vous me rendre un service ? Écoutez. (*Fouillant dans sa musette.*) Vous rapporterez à Helena Fernandez cette bague de fiançailles, de la part du lieutenant Raoul Contreras, mort au champ d'honneur...

HELENA. – Mais... JE SUIS Helena Fernandez ! Et tu es vivant !

CONTRERAS. – ... et aussi ce carnet de notes que vous lui remettrez en mains propres. Il y a là-dedans un message essentiel pour Mademoiselle Fernandez !

HELENA. – MADEMOISELLE FERNANDEZ, C'EST MOI ! Regarde-moi ! Touche-moi si tu veux !... Embrasse-moi !

CONTRERAS *la repousse.* – Cet éclat dans le regard... Cette puissance de persuasion dans la voix... Oui... oui... je peux admettre que vous soyez Mademoiselle Fernandez mais... pas totalement !... non ! Peut-être êtes-vous seulement une particule détachée de sa personnalité. Comment avez-vous fait ? Vous lui avez arraché ? Comment ? À coups de couteau... ? Racontez-moi ce qui s'est passé.

HELENA. – Raoul... Raoul... je n'ai vécu que pour t'attendre et...

Contreras rit, un rire mêlé de sanglots.

LA RELIGIEUSE, *à Helena.* – Mademoiselle, le lieutenant Contreras a besoin de soins plus poussés ! Il va être transféré à La Paz...

Helena, sans un mot, range le carnet dans son sac, et fait glisser ostensiblement à son doigt la bague de fiançailles.

HELENA, *à Contreras.* – Ne t'inquiète pas... Je remettrai de ta part à Helena Fernandez la bague de fiançailles... et le carnet...

LA RELIGIEUSE, *reconduisant Helena*. – Il vous faudra beaucoup de patience, mademoiselle ! Cette guerre entre notre pays et le Paraguay¹ a été un épouvantable massacre, et le Chaco, un ennemi impitoyable ! Les maladies, la malaria, sans compter les groupes entiers de nos soldats, comme celui du lieutenant Contreras, qui se sont perdus dans cette jungle, ont souffert de la chaleur, de la soif, des piqûres d’insectes ou de serpents venimeux... et y ont laissé parfois la vie ou... (*regard vers Contreras*) la raison ! Ne désespérez pas mademoiselle !

Elle sort. Helena s’assoit au coin de l’avant-scène, ouvre le carnet.

CONTRERAS, *murmurant*. – De l’eau !... De l’eau !... De l’eau...

1. Le Chaco est une région d’Amérique du Sud frontalière de la Bolivie, du Paraguay, du Brésil et de l’Argentine. Sa partie sud (le Chaco Boréal) fut l’enjeu d’une guerre territoriale (et liée au pétrole) entre la Bolivie et le Paraguay de 1932 à 1935, qui a causé la mort de dizaines de milliers de soldats et dont le Paraguay est sorti vainqueur. Région aride, inhospitalière, avec une forte densité d’épineux et de forêts de basses broussailles, quasiment impénétrables.

Scène 1

Contreras sur son lit d’hôpital. Une silhouette d’homme se dessine, en ombre sur le mur. C’est celle du capitaine Borlagui.

VOIX DE BORLAGUI. – Contreras ?... Contreras ?

CONTRERAS, *surpris, son regard cherche au-dessus de lui, autour, aperçoit l’ombre de Borlagui reflétée sur le rideau-moustiquaire qui sépare la chambre du reste du plateau*. – Hein ? Quoi ?

VOIX DE BORLAGUI. – Lieutenant Contreras ?

CONTRERAS. – Qui est là ?

VOIX DE BORLAGUI. – Lieutenant ?

CONTRERAS. – Qui parle ?

BORLAGUI. – Vous vous en êtes sorti, lieutenant ?!!

CONTRERAS. – Capitaine Borlagui ! C’est vous ?

BORLAGUI. – Le Monte² ne vous a pas dévoré ?

2. Étendues sablonneuses du Chaco, couvertes d’énormes buissons épineux qui alternent avec des régions plus boisées.

CONTRERAS. – Sauvé *in extremis*, capitaine !

BORLAGUI. – Par la grâce de Dieu !

CONTRERAS. – ... Et avec un peu de chance surtout, si vous me permettez !

BORLAGUI. – Chance ?! Moi j'appelle ça la Divine Providence !

CONTRERAS. – Ah oui ! Aide-toi et le ciel t'aidera, hein, capitaine ?! Mais aide-toi surtout ! Encore et encore !

BORLAGUI. – Votre légendaire courage, lieutenant ! Ne protestez pas ! J'en ai été le témoin dès l'attaque de notre fortin Boquerón par les Paraguayens, quand nous avons dû nous réfugier dans le Tuscal³ pour échapper à leur encerclement. Votre courage... je l'ai vu aussi au début de notre terrible errance...

La Religieuse ouvre le rideau-moustiquaire qui sépare la chambre d'hôpital du reste du plateau.

HELENA, lisant le carnet de Contreras. – « Une nuit, des tirs nous ont soudainement barré la route... »

Contreras arrache sa veste d'hôpital. Il est en uniforme militaire. Il jette sa canne, se précipite sur le plateau en agitant un mouchoir blanc en direction des trois soldats qui tirent dans sa direction.

3. Immenses étendues désertiques du Chaco, couvertes de *tuscas*, grands arbustes épineux.

HELENA continue la lecture du carnet. – « J'ai tout de suite reconnu nos Mauser boliviens à leur claquement ! C'était les nôtres ! Je me suis avancé dans leur direction ! »

CONTRERAS crie. – Hé ! Arrêtez le tir ! On est boliviens ! Arrêtez ! Boliviens ! Boliviens !

Les trois soldats arrêtent le tir.

MORO. – Identifiez-vous, soldat !

CONTRERAS. – Lieutenant Contreras.

KAKU, discrètement, à Malduz. – « Le vaillant lieutenant Contreras », celui qui a percé les lignes ennemies pour approvisionner notre fortin ! (À Contreras.) Soldat Kaku, monsieur !

MALDUZ, à Contreras. – Soldat Malduz !

MORO. – Caporal Moro ! Quelle chance vous avez eue, lieutenant Contreras ! Pour un peu on vous prenait pour un *pila*⁴.

BORLAGUI arrive essoufflé jusqu'à Contreras. – Vous êtes vivant ! C'est un miracle !

CONTRERAS, à Moro. – Ça vous intéresse de rallier notre groupe ?

Bref regard entre les trois soldats.

4. Surnom que les Boliviens donnaient aux Paraguayens. Abréviation de *patapila* : « pieds nus ».

MORO. – Ça peut. Affronter avec vous les dangers, la fatigue, la mort même, pourquoi pas ?! Mais à une condition : (*il pose sa main sur un tonnelet d'eau*) ici, cette eau est à nous trois ! Rien qu'à nous trois ! Si ça ne vous plaît pas...

BORLAGUI, *s'adressant à Moro d'un ton sourd mais ferme*. – Personne n'a l'intention de vous ôter cette eau. Il s'agit seulement de nous unir pour nous sauver de l'ennemi et du Monte, et pouvoir rejoindre nos lignes, ou au moins... une lagune que je crois assez proche.

MALDUZ. – Ça doit être celle qu'on nous racontait au village !

Moro fait un signe d'acquiescement, imité par les deux autres.

BORLAGUI, *main tendue vers Moro*. – Capitaine Borlagui. Nous marcherons de nuit pour éviter l'ennemi et le soleil. Le jour, nous nous reposerons. D'accord ?

MORO. – D'accord. Allons-y !

BORLAGUI *consulte ostensiblement sa boussole*. – Direction nord-ouest ! En marche !

Borlagui prend la tête de la colonne suivi de Moro et de ses deux acolytes portant le tonnelet d'eau. Contreras ferme la marche. C'est la nuit. Il a soudain le sentiment d'une présence étrange. Il la sent, se retourne, dégaine son revolver, le braque sur quelque chose, une forme qu'il n'a pas vue tourner, qui a disparu aussitôt, dont il a juste senti le souffle.

CONTRERAS *remet son revolver à sa ceinture puis, pour lui-même*. – Illusion des sens...

Scène 2

HELENA *lit le carnet que lui a confié Contreras*. – « Bientôt deux semaines que nous marchons. On a laissé aux taillis autant de lambeaux de chemise que d'énergie. Dix kilomètres, avait dit le capitaine. Mais on a marché beaucoup plus que ça et... toujours pas de lagune... »

Et tandis qu'elle lit, le groupe revient en ordre dispersé. Le jour est levé, ils se laissent tomber, harassés de fatigue. Contreras, assis contre un arbre à l'écart des autres, a sorti son carnet.

CONTRERAS, *écrivant, Helena lit le carnet*. – ... et puis il y a l'hostilité redoutable du Monte. Tout ici y est pointe, tranchant, ongle, bec, croc, ronce, dard agressif, tique friande de peau humaine... Chaque nuit, les broussailles succèdent aux broussailles, le sable au sable, comme si tout cela ne devait jamais finir... L'aurore se déploie sur la cime des arbres, descend sur les branches comme un voile doré qui glisse jusqu'au sol. À 50 degrés, on ménage l'eau, l'espoir tient lieu de pain. De tous les refuges, le sommeil est le plus doux.

Moro s'est approché de Contreras.

CONTRERAS, *surpris*. – Qu'est-ce que tu veux ?